

salle polyvalente Mercredi 9 novembre 2011

De l'opérette au high-tech

Par Eva Bensard

Peut-on passer du siècle d'Offenbach à l'ère internet? La Gaîté lyrique a tenté ce grand écart. L'ancien théâtre à l'italienne s'est en effet reconverti en scène des musiques électroniques et des arts numériques, et métamorphosé en lieu branché et connecté. Sans pour autant sombrer dans la «geek attitude»... Visite.

Dès l'entrée, le ton est donné: sur un écran XXL, un œil humain gigantesque vous scrute et vous suit du regard... Un rien mal à l'aise, on poursuit son incursion dans l'univers du Mexico-Canadien Rafael Lozano-Hemmer, dont 13 installations sont actuellement réunies à la Gaîté lyrique, nouveau temple parisien des cultures numériques. L'artiste détourne depuis une vingtaine d'années la technologie, et en particulier les systèmes de vidéosurveillance et de reconnaissance informatisée (*tracking*), pour créer des expériences tour à tour inquiétantes et poétiques. Au rez-de-chaussée de la Gaîté lyrique, les visiteurs ébahis et ravis voient leur corps transformé en antenne: leur silhouette, projetée sur grand écran, capte les fréquences radio et la taille de leur ombre contrôle l'intensité du signal. Le résultat est un étonnant ballet d'ombres chinoises sur fond de cacophonie radiophonique. Un peu plus loin, un faux soleil composé de 60000 diodes rouges et jaunes s'anime en temps réel (avec turbulences, éruptions, taches solaires) en fonction de vos mouvements. Et un vrai-faux miroir équipé d'un système de détection fait partir vos yeux en fumée... Souriez, vous êtes «traqué»!

Ces œuvres interactives et spectaculaires illustrent bien l'esprit «maison»: la Gaîté lyrique se veut en effet un lieu de réflexion sur la société contemporaine, dans lequel la technologie, bien qu'incontournable, ne phagocyte pas le propos. Toutes les disciplines actuelles ont vocation à y être représentées (design, graphisme, animation, arts visuels, musique...), sans cloisonnement ni hiérarchie. Inaugurée il y a sept mois à peine, la jeune institution cultive avec décomplexion l'éclectisme. Depuis son ouverture, elle a célébré l'énergie de la scène berlinoise actuelle, a donné carte blanche au jeune graphiste anglais Matt Pyke (à la tête du studio Universal Everything), dont les monstres psychédéliques et les paysages merveilleux ont investi les lieux, puis s'est intéressée à l'un des grands phénomènes urbains de ces cinquante dernières années: la «skate board culture». Cette immersion dans la «skate attitude» allait bien au-delà des performances sportives et des volutes sur le bitume: musique, graphisme, photo, mode, cinéma, jeu vidéo, toutes les sphères influencées par l'univers du skate étaient ici confrontées. Sans oublier la dimension acrobatique et ludique, avec l'aménagement d'une mini-rampe dans le square attenant à la Gaîté lyrique...

Ces débuts effervescents feraient presque oublier le désolant passé de l'établissement. La Gaîté lyrique, en effet, revient de loin. «Après avoir connu ses heures de gloire, des opérettes créées par Jacques Offenbach aux mises en scène de Sylvia Monfort, ce théâtre prestigieux avait périclité. La transformation du lieu en parc d'attractions (Planète magique) en 1989 fut un véritable fiasco financier et patrimonial», rappelle Christophe Girard, adjoint au maire de Paris chargé de la culture. Ce Disneyland low-tech, qui ferma ses portes après quelques jours d'existence, engloutit 61 millions d'euros, et défigura à jamais le lieu. Joyau de l'édifice, la magnifique salle à l'italienne (l'une des plus grandes de Paris) fut détruite. Mais pas seulement. «Le foyer historique et le vestibule avaient été détournés insidieusement de leurs décors d'origine, trahis par des couleurs et des sculptures vulgaires. Planète magique était une accumulation inouïe de décors monumentaux, mêlant dragons reconstitués, fusées années 80, planète Barbie...», se souvient l'architecte Manuelle Gautrand. Pendant plus de dix ans, le bâtiment est oublié et laissé à l'abandon. Au point d'être surnommé «La Tristesse muette» par les riverains...

Un bâtiment intelligent et flexible

La situation change au début des années 2000. Le nouveau maire de Paris, Bertrand Delanoë, souhaite faire renaître ce haut lieu culturel parisien et le dédier aux cultures numériques. C'est même l'un de ses grands projets culturels. En 2003, Manuelle Gautrand (célèbre aujourd'hui pour le showroom Citroën sur les Champs-Élysées ou le Musée d'art moderne de Lille) remporte le concours lancé par la municipalité. Mais la tâche est lourde, et la note salée, pour métamorphoser ce théâtre défiguré. Le chantier s'éternise (il nécessitera huit ans de travaux au lieu de trois) et le budget s'envole (85 millions d'euros). Il faut à la fois restaurer les parties historiques qui ont survécu (la façade, l'entrée et le foyer) et réinventer complètement le lieu, en prenant en compte des exigences techniques très poussées, en particulier en termes de protection sonore. L'architecte imagine alors un ingénieux système de boîtes qui s'imbriquent à l'image des poupées russes. Les trois espaces les plus bruyants (deux salles de concert et un auditorium) s'emboîtent les uns dans les autres, «pour fabriquer une isolation acoustique de plus en plus performante lorsque l'on va vers le centre du bâtiment», explique Manuelle Gautrand. Le résultat est un édifice modulable de 13000 m², riche de 1000 astuces technologiques: gradins escamotables, écrans «polichinelles» (qui se déploie et se replie), parois démontables et plateaux mouvants dans les salles de spectacle, lieux d'accueil et d'expositions flexibles, bureaux et bars mobiles...

Le mobilier, dessiné lui aussi par Manuelle Gautrand, répond à un même principe de malléabilité. Omniprésents, des cubes lumineux habillés de résine translucide «s'attachent en grappes pour former des assises, quelques banquettes d'accueil, quelques bars», précise l'architecte. Autre module futuriste: les «éclairieuses», des micro-architectures pouvant faire office de loges, de bureaux, d'annexes techniques. Mais aussi de cabines pour le public qui, en y prenant place, s'immerge dans un univers de sons et d'images. Bien sûr, si vous avez, comme l'auteur de ces lignes, dépassé les 35 ans, vous risquez de peiner un peu à faire défiler les images avec votre simple doigt. Mais quelques séances au centre de ressources et, pour les plus âgés, l'inscription au «gang de seniors connectés» (un atelier deux fois par mois) devraient vous remettre dans le bain numérique...